

Série : Histoire de l'Église
Leçon 29 : La réforme en Allemagne
Martin Luther (1483-1546) – Partie 3

Prêché mercredi le 5 août 2015
Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda
Par : Marcel Longchamps

Formation biblique pour disciples

(Comprenant des études sur tous les livres de la Bible,
sur la théologie systématique et sur l'histoire de l'Église)

Disponible gratuitement en format PDF et en MP3

Voir le contenu détaillé sur le site Web

Série : Histoire de l'Église (T-3)

Leçon 29 : La réforme en Allemagne – Martin Luther (1483-1546) – partie 3

Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda

Adhérent à la Confession de Foi Baptiste de Londres de 1689

www.pourlagloiredechrist.com

Par : Marcel Longchamps

INTRODUCTION

Dans les deux leçons précédentes, nous avons examiné comment Martin Luther fut providentiellement amené à l'immense tâche qui l'attendait. Dans un premier temps, Dieu le prépara à la Réforme (1^{ère} leçon). Dans un deuxième temps, nous avons étudié la lutte elle-même et ses composantes (2^e leçon). Nous verrons aujourd'hui le troisième temps : la détente après la lutte.

I) MARTIN LUTHER : LA DÉTENTE APRÈS LA LUTTE

Dès ce moment l'activité de Luther change de caractère. Âgé de trente-neuf ans, l'ardeur de sa jeunesse s'atténue. Avec le puissant secours du Seigneur, il a renversé les idoles, ébranlé jusqu'à la base l'édifice formidable de l'Église romaine. Il a mis entre les mains du peuple allemand l'Écriture Sainte. Trois ans plus tard il épouse Catherine de Bora.

Deux tâches se présentaient à lui : la propagation de la vérité évangélique ; la lutte contre les esprits exaltés. Il y contribua abondamment par ses leçons, ses prédications, ses écrits. À propos de son activité comme écrivain, voici des chiffres significatifs : en 1522 seulement il fit paraître 130 publications ; en 1523, 183. Pendant cette même année le nombre des ouvrages catholiques se montent à 20 seulement.

Un des premiers soucis de Luther fut de mettre en lumière les prescriptions de la Parole de Dieu quant au culte. Malheureusement, ici surtout, on s'aperçoit qu'il n'avait pas complètement abandonné certaines idées, contractées dès son enfance. Il crut pouvoir s'en tenir à la suppression des plus grossières pratiques du catholicisme et maintenir ce qui n'était pas absolument contraire à l'Esprit de la Bible.

Il alla même jusqu'à conserver le crucifix dans les temples, mais sans lui rendre l'adoration comme les papistes. Il ne repoussa pas non plus une certaine pompe dans le culte et dans la décoration des églises. Il rétablit la Cène comme le Seigneur l'avait instituée, mais admit, selon l'erreur catholique, une certaine présence réelle du corps et du sang de Christ dans la Cène, se basant sur cette parole de Jésus : « Ceci est mon corps ».

Les autres réformateurs, Zwingli à leur tête, montraient que ces mots signifient : « Ceci représente mon corps », tout comme le Seigneur dit ailleurs : « Je suis la porte ». Mais Luther refusa catégoriquement de renoncer à son point de vue et il en résulta des divergences entre lui et ceux auxquels il aurait dû tendre la main.

Un de ses désirs était que les chrétiens ne se rencontrent pas sans que la Parole de Dieu fût annoncée ou bien qu'elle fût l'objet de leur étude ; il recommandait que ces réunions eussent lieu aussi souvent que possible au cours de la semaine. Dans les centres universitaires professeurs et étudiants devaient commencer la journée par la lecture de l'Ancien Testament, à quatre ou cinq heures du matin s'il le fallait, et la terminer en lisant le Nouveau Testament.

Luther attribuait une importance capitale à l'instruction de la jeunesse, car il voyait la nécessité d'agir sur le cœur et l'esprit de la génération montante, afin de l'armer contre les attaques qui, dans la suite, seraient dirigées contre

l'Évangile. Il ne suffisait pas que chacun sût lire, écrire et compter ; il fallait cultiver les intelligences en leur donnant les éléments tout au moins des connaissances générales. Il va sans dire que ce programme était profondément imprégné des enseignements du Seigneur et que Luther évitait par-dessus tout, quand il s'agissait des choses de Dieu, cet esprit critique si dangereux et desséchant, trop répandu de nos jours.

Dans le même ordre d'idées il encouragea la fondation de bibliothèques qui ne devaient pas contenir uniquement des ouvrages religieux, mais bien tout ce qui se rapporte à l'ensemble de la science humaine. Il disait avec raison : « Ces écrits profanes sont nécessaires pour faire connaître les œuvres merveilleuses de Dieu ». Dans le culte réorganisé, ce n'étaient plus les membres seuls du clergé qui psalmodiaient, mais l'assemblée entière devait chanter. Luther travailla beaucoup dans ce sens, entre autres en composant de nombreux cantiques.

Mais pendant qu'il travaillait, avec un zèle infatigable, à remettre en évidence les vérités de l'Évangile, un orage terrible s'amoncelait à l'horizon et obscurcissait la bienfaisante lumière qui commençait à inonder le pays. Depuis longtemps les chaînes de la féodalité pesaient de tout leur poids sur les classes inférieures de l'Allemagne ; les paysans murmuraient.

Au cours du siècle précédent, des troubles fréquents, causés par l'oppression des princes et des évêques, furent réprimés avec effusion de sang et, déjà alors, la résistance à l'autorité avait pris son point d'appui sur le principe religieux. Au 16^e siècle il fut donc impossible de dissocier les deux éléments, si intimement liés à l'existence même des nations.

Ainsi, quand parurent les premiers symptômes de la Réformation de l'Église, des hommes égarés n'y vinrent qu'un appel à la licence. Des nobles même embrassèrent le parti des insurgés. Ceux-ci s'inspiraient surtout de l'Ancien Testament. Partant, par exemple, des versets 6, 7 et 8 du Psaume 8 (*), ils prétendaient jouir de tous les droits sur la chasse et la pêche.

Ils résumèrent leurs doléances en douze articles, étayés chacun par un verset de la Bible et qui se résumaient en prétentions à l'égalité absolue de tous les hommes devant Dieu, non seulement égalité sociale et politique, mais égalité des biens. Luther répondit à ce manifeste en publiant une Exhortation à la

paix. S'adressant d'abord aux princes, aux évêques, aux prêtres et aux moines, il les admonestait sévèrement, leur montrant qu'ils étaient eux-mêmes la cause de ces désordres, parce qu'ils n'avaient pas été de sages administrateurs des biens que Dieu leur avait confiés ; ils les avaient gérés uniquement dans leur propre intérêt, sans la moindre pensée de miséricorde pour ceux qui leur étaient subordonnés.

Pouvaient-ils s'étonner, si après de longs siècles d'oppression, les victimes finissaient par lever la tête ? Luther plaide donc en faveur des insurgés, mais cela ne l'empêche pas de faire entendre à ceux-ci un langage tout empreint de l'autorité de la Parole de Dieu et de leur reprocher énergiquement leur mépris du pouvoir établi : « La méchanceté, l'injustice des supérieurs n'excusent pas la révolte.

Vous voyez la paille qui est dans l'œil de vos magistrats, mais vous ne discernes pas la poutre qui est dans le vôtre ». Le réformateur paya encore largement de sa personne en se rendant dans diverses localités pour y faire des démarches personnelles en vue de ramener la paix, toujours sur la base de l'Évangile. Il n'y réussit que partiellement, tellement les esprits étaient surexcités, et bien des atrocités furent commises. Il fit tout son possible, et non sans succès, pour éviter que l'esprit de vengeance ne prévalût dans les arrangements définitifs.

() « Tu l'as (l'homme) fait dominer sur les œuvres de tes mains ; tu as mis toutes choses sous ses pieds : les brebis et les bœufs, tous ensemble, et aussi les bêtes des champs, l'oiseau des cieux, et les poissons de la mer, ce qui passe par les sentiers des mers ».*

Très peu de temps après ces tristes événements, le vénérable électeur Frédéric de Saxe, fidèle soutien de la Réforme, s'endormit dans le Seigneur. Quand on le sut près de sa fin, tout le personnel de son palais et de ses domaines se groupa autour de son lit. « Mes petits enfants », leur dit-il, « si j'ai offensé l'un de vous, je vous prie de me pardonner pour l'amour de Dieu. Nous autres princes, nous commettons souvent des torts envers nos inférieurs ; il ne devrait pas en être ainsi ».

Il détruisit un testament, rédigé bien des années auparavant et dans lequel il « recommandait son âme à la Mère de Dieu », et en rédigea un autre où il déclarait « mettre toute sa confiance dans les mérites du Seigneur Jésus

Christ pour le pardon de ses péchés » ; il exprimait encore son absolue certitude qu' « il possédait le salut par le précieux sang de son bien-aimé Seigneur et Sauveur ».

La mort de l'électeur éveilla de vives appréhensions parmi les Réformés. Privés de cet appui si efficace, ils considéraient, humainement parlant, leur cause comme gravement compromise, alors qu'ils auraient dû regarder au Seigneur qui n'abandonne jamais les siens. Jean-Frédéric, frère et successeur de l'électeur Frédéric, et Philippe de Hesse songèrent donc à constituer une ligue réformée qui s'opposerait à la coalition catholique, formée à l'instigation du pape, Clément VII.

Mais, avant de s'engager, ils consultèrent Mélanchton et Luther. Celui-ci déclara catégoriquement que la cause de la vérité n'a nul besoin des armes des grands de ce monde et que, dans aucun cas, il ne faudrait recourir à une tactique provocatrice : « Nous aimerions mieux mourir dix fois », écrivit-il à l'électeur, « plutôt que d'avoir sur la conscience du sang versé par les nôtres, pour défendre l'Évangile contre l'empereur.

Nous sommes ceux qui doivent souffrir et ne point nous venger nous-mêmes... Notre Seigneur Jésus Christ est assez puissant pour vous protéger et pour faire échouer les sinistres projets des princes impies qui menacent de vous attaquer. Si nous voulons être chrétiens, nous ne pouvons prétendre, sur cette terre, à une vie plus commode que ne fut celle du Seigneur.

Nous devons prendre sur nous la croix du Christ. Le monde ne la porte pas ; il cherche d'autres épaules que les siennes pour s'en décharger... Notre Père céleste vous a toujours merveilleusement gardés au travers de mille tribulations et angoisses. Il a confondu les desseins de vos adversaires au point que nous avons à avouer qu'il nous a secourus au-delà de toute notre compréhension.

J'exhorte donc Votre Altesse à ne point se laisser ébranler par les conjonctures actuelles. Nos prières, nous l'espérons, rendront vaine la fureur de nos ennemis. Mais que nos mains restent pures de sang... Quant à moi, Votre Altesse ne doit pas me protéger par les armes, si l'on m'attaque à cause de mes doctrines. Chacun doit supporter le péril que sa foi peut lui attirer. Cependant nous souhaitons voir aller les choses tout autrement que

nos ennemis ne le pensent. Que le Seigneur, notre grand Consolateur, veuille vous fortifier abondamment ! »

Ces sages conseils ne furent pas suivis, malheureusement, et une ligue politique, anticatholique, se forma.

Cependant Luther se trouvait toujours au ban de l'empire, la sentence prononcée contre lui en 1517 n'ayant jamais été rapportée. En 1526 la Diète d'Empire se réunit à Spire dans le Palatinat. Les Turcs avaient envahi la Hongrie et menaçaient l'Autriche ; l'empereur sollicitait le concours de tous les princes allemands pour faire face au danger et se montrait conciliant sur le terrain religieux, si bien qu'il donna son assentiment à une décision en faveur de laquelle chacun demeurerait libre d'agir à sa guise touchant l'édit de Worms contre Luther. C'était garantir la vie sauve au réformateur tant qu'il ne quitterait pas le territoire des États évangéliques, déjà nombreux en Allemagne.

Mais trois ans plus tard, une autre diète, siégeant également à Spire, annula la décision précédente et prétendit contraindre la minorité évangélique à concourir à l'exécution de l'édit ; c'était renier la vérité et se courber sous la volonté du pape. Les réformés protestèrent solennellement contre une pareille violence, d'où le nom de *protestants* que leur donnèrent leurs adversaires. Ce mot n'avait jamais été employé encore jusque-là et désigna dorénavant ceux qui repoussaient toute doctrine humaine et n'acceptaient pas d'autre guide de leur conduite que la Parole de Dieu. Trop souvent, de nos jours, les protestants se bornent à rejeter certaines erreurs, sans embrasser de cœur la vérité.

Absorbé par sa campagne contre François Ier, Charles-Quint n'assista pas à la diète de Spire. Vivement irrité de l'attitude prise par les princes évangéliques, il leur enjoignit de se soumettre sans autre à la décision de la majorité, car il avait humilié la France, repoussé le Grand Turc, Soliman le Magnifique, asservi l'Italie. Oserait-on lui résister dans ses propres États ?

Toutefois, les opérations militaires terminées, il reprit l'étude de la situation. Préférant recourir à la douceur, il convoqua une nouvelle diète à Augsbourg pour le 1er mai 1530. Du fait de la condamnation qui pesait sur lui, Luther ne pouvait pas y assister et avait dû s'arrêter au château de Cobourg ;

Mélancton le remplaçait et, afin de préciser la position que prendraient les protestants, il présenta à l'assemblée une *Confession de foi*, résumé des doctrines fondamentales du christianisme.

Toutefois, de sa retraite, Luther dirigeait les débats ; ses conseils, ses lettres à ses amis exerçaient une profonde influence. Mieux encore, Luther les soutenait constamment par ses prières. Comme Moïse sur le mont Horeb (Ex. 17:8-16), il élevait ses mains vers l'Éternel et ne se lassait pas d'intercéder pour les combattants, tout en les encourageant par ses lettres : « Si votre cœur est accablé de soucis, ne l'attribuez pas à la grandeur de votre cause, mais à votre incrédulité... Si Moïse avait voulu savoir d'abord comment il échapperait à l'armée du Pharaon, il est probable qu'Israël serait aujourd'hui encore en Égypte ».

La diète d'Augsbourg siégea pendant trois mois. Les protestants firent certaines concessions, qu'ils jugeaient compatibles avec la vérité, au grand mécontentement de Luther qui manda Mélancton auprès de lui et lui dit :

— « Tu me demandes jusqu'à quel point on peut céder aux papistes ! Je te déclare que je ne comprends pas le sens d'une question pareille. Dans ton apologie, tu leur as déjà fait beaucoup trop de concessions ».

— « Ne faut-il pas » demanda timidement Mélancton, « souffrir pour gagner Christ ? »

— « Nous pourrions être grands seigneurs, si nous voulions renier et blasphémer notre Maître. Mais il est écrit que c'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu » (Actes 14:22).

Mélancton ne put que constater que plus il cédait et plus ses adversaires devenaient exigeants. Enfin, las de ces négociations qui n'aboutissaient pas, l'empereur prononça la clôture de la session, en déclarant qu'il laissait sept mois aux « rebelles », comme il les qualifiait, pour se soumettre à ce que la diète avait arrêté. Les princes protestants tinrent ferme ; rien ne les ébranla.

Ayant ainsi pris conscience de leur force, ils resserrèrent le lien contracté entre eux ; mais, au lieu de s'en remettre entièrement à Dieu pour la suite des événements, ils fondèrent une alliance défensive, dite ligue de Smalkalde. Comme on pouvait s'y attendre, elle prit plus d'une fois une attitude agressive et la guerre civile en résulta. Si les protestants réussirent à maintenir les positions qu'ils avaient acquises, ce ne fut qu'après avoir

répandu des flots de sang et renforcé les ferments de haine qui empoisonnaient le pays : triste conséquence de leur manque de foi et de la faute grave qu'ils commettaient en cherchant à faire triompher les intérêts du Seigneur par le recours à des moyens purement humains.

Le Seigneur accorda à Luther la grâce de le retirer à lui avant que l'orage qu'il redoutait si fort ne se déchaînât. À partir de la diète d'Augsbourg, son rôle public devient moins saillant. Sans doute il travaille tout autant qu'auparavant, trop même pour un homme de son âge, usé par l'énergie indomptable qu'il n'avait cessé de déployer ; mais on a remarqué que dès lors il se contenta de consolider l'édifice qu'il avait construit et qu'il n'émit plus aucune idée, aucune doctrine nouvelle.

Il n'en continuait pas moins à prêcher et surtout à écrire énormément ; ses publications, presque toutes traduites en plusieurs langues, étaient lues avec avidité non seulement en Allemagne et en Suisse, mais aussi en France, en Italie, à Rome même, dans les Pays-Bas, en Angleterre. Les bulles des papes, les édits des magistrats opposaient des digues impuissantes aux flots de ce torrent impétueux.

De plus en plus Luther était douloureusement frappé de la profonde ignorance dans laquelle croupissait la grande masse du peuple. Les visites qu'il faisait aussi souvent que possible à travers les campagnes de Saxe et des pays environnants l'en convainquaient chaque fois davantage. Il y avait de nombreux convertis, mais ils ne réalisaient aucun progrès.

Les pasteurs, sortis pour la plupart des rangs de la prêtrise ou bien des monastères, manquaient des notions les plus élémentaires quant aux principes même du christianisme. C'est pour les éclairer, les uns et les autres, que Luther rédigea les deux *Catéchismes*, le grand pour le clergé, le petit pour les laïques.

Il y résume toute sa doctrine, fondée sur l'Écriture Sainte dont Christ est le centre glorieux, tel qu'il le voit dans les évangiles et dans les épîtres de Paul. On voit l'auteur intensément pénétré du sentiment de la puissance de Dieu, de la grandeur et de la sagesse du Créateur, puis aussi de la misère, du néant de l'homme, plongé dans le péché et incapable, par ses propres forces, de s'approcher de Dieu. Luther montre ensuite qu'il faut un médiateur entre

Dieu et l'homme, que le seul Médiateur est le Seigneur Jésus ; les œuvres de l'homme, si bonnes soient-elles, ne sauraient le tirer de son état d'éloignement irrémédiable du Dieu saint ; il n'y a aucun moyen de salut sinon la foi en l'œuvre de Jésus, mort sur la croix pour sauver les pécheurs qui croient en lui.

À côté de ces notions fondamentales, mises en relief avec une simplicité et une netteté extraordinaires, se trouvent malheureusement quelques doctrines erronées. On a vu plus haut ce que Luther pensait, tout à fait à tort, de la Cène. Néanmoins le Catéchisme de Luther est une œuvre remarquable et il a largement servi à l'instruction et à l'édification des masses.

Tandis que les grandes doctrines évangéliques, remises au jour, dissipèrent d'épaisses ténèbres et ébranlèrent les bases même de la papauté, le réformateur saxon sentait ses forces faiblir et la maladie le faisait cruellement souffrir. Durant les dix dernières années de sa vie, on crut le perdre plusieurs fois. Bien des prières montèrent à Dieu pour le supplier de rétablir son serviteur.

Luther fit son testament, dont chaque ligne est empreinte de la foi la plus vive. Le Seigneur exauça les requêtes de ses enfants ; Luther recouvra la santé et, de Gotha où il avait été si malade, il rejoignit sa famille à Wittemberg, pour reprendre ses travaux.

Peu après, Mélanchton dut partir pour l'Alsace afin d'assister à une conférence avec des théologiens catholiques. Ce voyage n'était pas sans danger ; lui aussi vit la nécessité, avant de l'entreprendre, de rédiger ses dernières volontés. On y lit ces paroles touchantes à l'adresse de son maître vénéré : « Je remercie le docteur Martin Luther, par qui j'ai appris à connaître l'Évangile et qui m'a montré une affection particulière, prouvée par de nombreux bienfaits. Je l'ai toujours respecté et aimé de tout mon cœur et je le juge digne d'être honoré par tout le monde ».

Mélanchton se mit en route, mais, à peine arrivé à Weimar, il tomba très gravement malade. L'électeur Jean-Frédéric, rempli d'inquiétude, craignait de perdre en lui un des plus puissants soutiens de la Réforme et fit appeler Luther. Celui-ci accourut. Le malade était, semblait-il, à l'agonie. Son ami s'approcha, les yeux remplis de larmes, sentant bien qu'il n'avait d'autre

recours que dans le Seigneur. Aussi il se contenta d'adresser à Dieu une instante prière, qui reçut peu après son exaucement. Au bout de quelques jours Mélanchton put reprendre son voyage.

Mais Luther se sentait dépérir. En 1545 il dut abandonner ses cours à l'université, tâche qui lui tenait particulièrement à cœur : l'effort de concentration nécessaire lui coûtait trop. Il écrivait alors à un ami : « Je suis vieux, décrépité, alourdi, las. Le courage me manque ; ma vue baisse beaucoup. Et pourtant, alors que j'espérais prendre quelque repos, me voici accablé de travail, obligé d'écrire, de parler, de me dépenser, comme si je n'avais jamais écrit, jamais parlé, comme si je n'avais encore jamais rien fait ».

Luther aimait énormément la vie de famille, mais ses multiples devoirs ne lui permirent d'en jouir que les toutes dernières années de sa vie. Pour ses enfants il fut un père incomparable : il savait se mettre à leur portée, leur parler un langage qu'ils comprissent. Il sentait aussi sa responsabilité d'éducateur et donna aux parents de sages conseils : « Qu'à l'exemple de Dieu, vous sachiez user envers vos enfants de sévérité, sans pour cela cesser de les traiter avec amour ; que vous sachiez vous en faire aimer et respecter ; que vous preniez soin de leur âme, plus même que de leur corps, car un enfant est un trésor inestimable dont Dieu vous demandera compte ».

Il prêchait d'exemple, priant avec ses enfants, leur expliquant la Parole de Dieu, leur en faisant réciter certains passages. Le dimanche il réunissait les siens pour méditer avec eux l'Écriture.

Luther appréciait fort la musique : « C'est », disait-il, « un don de Dieu ; elle chasse les tentations et les mauvaises pensées. C'est un baume pour les cœurs troublés ; elle calme l'âme et la rafraîchit ; elle apporte partout la paix et la joie ».

Enfin il jouissait passionnément de la nature. Il se reposait dans les champs et les bois, cultivait son jardin quand il en avait le temps. Il se plaignait des affaires qui l'accablaient et le privaient souvent de ce délassement : « Je suis vieux et j'aimerais maintenant goûter un plaisir de vieillard au jardin, à contempler les miracles de Dieu, dans les arbres, les fleurs, les herbes, les animaux ».

En janvier 1546, les comtes de Mansfeld recoururent à lui comme arbitre dans un différend qui s'était élevé dans leur famille au sujet d'un héritage et d'une question de limites entre leurs propriétés. Luther n'aimait pas se mêler de choses de cette nature, mais touché de cette preuve de la haute considération dont on l'entourait, il se mit en route malgré les instances de sa femme qui se rendait mieux compte que lui de la gravité de son état.

Pour la rassurer, il lui écrivit plusieurs fois chemin faisant : « Tu veux », lui disait-il, « t'occuper de tout, comme si le Seigneur n'était pas puissant pour créer au besoin dix docteurs Martin Luther, à supposer que l'unique exemplaire, tout vieilli, qui existe à cette heure, vienne à disparaître. Ne me parle donc plus de tes soucis. Prie et abandonne-moi aux soins de notre Père céleste ».

Il fallut trois semaines pour régler l'affaire soumise au jugement du réformateur ; il la trancha à l'entière satisfaction de ses bienveillants protecteurs et ceux-ci mirent tout en œuvre pour le ménager le plus possible. Il prêcha même plusieurs fois. Le 17 février il dîna, comme de coutume, avec ses trois fils, qui l'avaient accompagné sur les instances de leur mère, et son vieil et fidèle ami, Justus Jonas.

Le repas terminé, on le persuada de prendre quelque détente ; il se contenta de se promener de long en large dans la chambre en évoquant des souvenirs d'enfance, car il se trouvait à Eisleben, où il était né. « Il se pourrait bien », s'écria-t-il, « que je doive terminer ma vie ici ».

Au cours de la nuit suivante, de vives douleurs le saisirent. On chercha, sans y réussir, à le soulager. À plusieurs reprises, il dit faiblement : « Ô mon Dieu, que je souffre ! Entre tes mains je remets mon esprit ». Le comte et la comtesse de Mansfeld arrivèrent de bonne heure le lendemain matin, apportant des remèdes et des cordiaux. C'était inutile.

La journée s'écoula ainsi péniblement ; il était évident que la fin approchait. Un moment Luther sembla reprendre vie ; il pria d'une voix distincte, remerciant Dieu de tout ce qui lui avait été accordé, mais surtout du don de Jésus, son Fils unique et bien-aimé. Puis il exprima sa parfaite assurance qu'il allait être recueilli dans la maison du Père pour toute l'éternité.

Vers le soir la pâleur de la mort se répandit sur ses traits. Il avait les mains jointes sur sa poitrine et respirait paisiblement, le souffle coupé de temps à autre par un faible soupir. Entre deux et trois heures du matin, le 19 février 1546, il s'endormit dans le Seigneur.

II) MARTIN LUTHER : L'HOMME ET L'ŒUVRE

Pour apprécier à sa juste valeur Martin Luther, il faut distinguer nettement entre l'homme et le réformateur.

L'homme présente des contrastes étranges. Le trait dominant paraît être chez lui une puissance indomptable, mais que de faiblesses on relève dans sa carrière ! Il déploie une énergie à nulle autre pareille, puis c'est une phase de découragement, frisant le désespoir. Esprit admirablement cultivé, nourri aux sources les plus pures de l'humanisme, il sait faire montre d'une finesse d'expression et de sentiments, exceptionnelle de son temps, et pourtant il tombe fréquemment dans des trivialités grossières, se permettant des plaisanteries d'une vulgarité déconcertante.

Comparé aux autres réformateurs, Luther est un grand parmi les grands. Rarement on vit un ouvrier aussi qualifié par Dieu pour l'œuvre qu'il avait à accomplir. Le Seigneur l'avait pourvu de ces armes qui « ne sont pas charnelles, mais puissantes par Dieu pour la destruction des forteresses, détruisant les raisonnements et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu, et amenant toute âme captive à l'obéissance du Christ » (2 Cor. 10:4-5).

Il fallait une vigueur comme la sienne, et venant d'en haut, pour battre en brèche l'édifice gigantesque de l'Église romaine, tout vermoulu qu'il fût. Ainsi revêtu de « l'armure complète de Dieu » (Éph. 6:13-18), il maniait avec une dextérité extraordinaire « l'épée de l'Esprit, qui est la Parole de Dieu » ; il la possédait à fond, s'en était approprié les richesses et y recourait à tout propos. Polémiste virulent, adversaire redoutable, cette force, puisée à la source divine, lui permettait de « tenir ferme, ayant ceint ses reins de la vérité ».

Luther a prié comme peu de chrétiens l'ont fait. Il aimait à prier à genoux, près de la fenêtre ouverte, à haute voix. Ses amis le surprirent plus d'une fois dans cette attitude et furent profondément édifiés de ces prières, animées d'une foi enfantine et d'une ferveur qui lui arrachait souvent des larmes.

Grâce à cette dépendance constante de Dieu, il fut gardé dans l'humilité, quand son tempérament décidé et autoritaire, et plus encore les flatteries de ses admirateurs et la conscience qu'il avait lui-même de l'importance de son rôle, devaient le disposer à l'orgueil. Un ami le saluait un jour comme le libérateur de la chrétienté : « Oui », répondit-il, « je le suis, je l'ai été, mais comme un cheval aveugle qui ne sait où son maître le conduit ».

À des disciples qui s'étaient fait appeler « luthériens », il écrivit : « Je vous prie de laisser de côté mon nom et de ne pas vous appeler « luthériens », mais « chrétiens ». Qu'est-ce que Luther ? Ma doctrine ne vient pas de moi. Je n'ai été crucifié pour personne. Je ne suis ni ne veux être le maître de personne. Christ est notre unique Maître ».

Plus d'une fois les faiblesses de son caractère compromirent son témoignage chrétien. Trop entier dans ses principes, il se montra à l'occasion intolérant, défaut courant à son époque, par exemple vis à-vis de ceux qui ne partageaient pas ses idées au sujet de la Cène.

Sur la question de la prédestination il n'admettait pas non plus la moindre contradiction, si bien que, au cours de discussions sur ces points capitaux, il manifesta un esprit très éloigné de celui de la grâce chrétienne. Dans un autre domaine encore, il commit une erreur grave, en reconnaissant au prince le droit d'intervenir dans les affaires ecclésiastiques sur son territoire et de les régler.

Il donna donc à l'Église luthérienne un caractère autoritaire et clérical. On défend Luther en rappelant que ces doctrines étaient de son temps ; cela prouve simplement que, malgré toutes ses lumières, il ne sut pas toujours s'élever au-dessus des préoccupations du moment.

Il n'en reste pas moins que, dans la sphère où le Seigneur l'avait placé, il se comporta comme un administrateur zélé, comme un fidèle serviteur, sujet sans doute à toutes les faiblesses humaines, mais sachant les reconnaître et

s'en humilier. Comme l'apôtre Paul, il ne jugea bon de ne « savoir quoi que ce soit... sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié » (1 Cor. 2:2).

APPLICATIONS

- 1) Les écrits de Luther contribuèrent grandement à instruire le peuple sur les Saintes Écritures et à calmer les esprits exaltés. Qu'il soit un exemple à imiter pour nous!
- 2) Martin Luther était un homme de grande foi et sa vie de prière l'exprime avec une grande intensité. C'est sans doute ce qui contribua à maintenir sa paix dans les moments les plus tendus de sa vie, qui maintint son zèle, son niveau d'activité et lui apprit à faire confiance au Seigneur dans absolument toutes les sphères de la vie.
- 3) Tous les grands hommes ont des faiblesses. Louons le Seigneur de savoir utiliser nos forces et nos misères dans la construction de son Royaume!

**QUE NOTRE GRAND ET GLORIEUX SEIGNEUR
SOIT BÉNI, LOUÉ ET ADORÉ ÉTERNELLEMENT!**

A M E N !